

Paroles d'un héros incertain Entretien avec Noël Audet

Johanne Mercier

Volume 15, numéro 2, printemps 2003

Guerre, mort amère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073826ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073826ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mercier, J. (2003). Paroles d'un héros incertain : entretien avec Noël Audet. *Frontières*, 15(2), 74–75. <https://doi.org/10.7202/1073826ar>

PAROLES

D'UN HÉROS INCERTAIN

Entretien avec Noël Audet

Propos recueillis par Johanne Mercier,
cofondatrice de Deuil-Secours¹.

Né à Maria, Noël Audet est entré dans la littérature par la poésie en 1963. Il a, depuis, écrit treize œuvres littéraires, dont *L'Ombre de l'épervier* qui a fait l'objet d'une télésérie grâce à laquelle deux millions de téléspectateurs ont eu le plaisir de découvrir et d'apprécier ses personnages. *Les bonheurs d'un héros incertain* est son huitième roman.

Comment est née l'idée du livre *Les bonheurs d'un héros incertain* ?

Tout a commencé lors d'un voyage en Espagne. J'ai ressenti des malaises et j'ai été obligé de rentrer au Québec. On m'a hospitalisé, à la recherche d'un virus. On a plutôt découvert que je souffrais d'un cancer, plus précisément d'un lymphome à l'estomac.

Votre vie était-elle menacée ?

Les médecins ont tout d'abord cru au pire et, par le fait même, m'ont traité comme si j'étais un patient en phase terminale. Pendant deux ou trois semaines, j'ai connu comme un vertige, la sensation physique de la proximité de ma mort... j'étais certain que la fin de mes jours était arrivée.

Quelle a été votre réaction ?

Pour la première fois de ma vie, j'ai perçu la mort comme une chose possible et même probable. Avant, j'en avais une conscience abstraite. Là, je suis tombé dans le trou. Je suis mort. J'ai eu une image physique et mentale de ma mort. Ce fut une expérience à la fois traumatisante et passionnante. Comme écrivain, je m'intéresse à tout, même à cette finitude, et je suis devenu comme un observateur de ma propre situation.



Comment cette expérience s'est-elle transformée par la littérature ?

Lorsque finalement le diagnostic s'est avéré moins dramatique, qu'un traitement a paru possible, je me suis remis à l'écriture. Ce qui m'est venu en premier, c'est le sentiment de ma fragilité mais en même temps le désir, pour la première fois, d'écrire un récit quasi auto-biographique. Bien que j'aie transposé plein de choses, *Les bonheurs d'un héros incertain* constitue en effet un roman qui me ressemble. Royal, le héros, vient comme moi de la Gaspésie ; il veut faire carrière à Montréal, dans les « arts », comme moi. Et s'il est magicien plutôt qu'écrivain, c'est que je voyais plein de similitudes entre ces deux professions, qui recourent toutes deux à l'illusion... L'art construit une illusion (une représentation) du réel. La mort aussi paraît une illusion.

Le thème de la mort s'est-il imposé à vous ?

Dès que j'ai commencé l'écriture, la mort s'est imposée comme thème central parce que c'était le mur sur lequel se projetaient mes pensées, ce qui me permettait de me redéfinir et de relancer ma propre vie. Dans le roman, Royal jouit davantage de la vie lorsqu'il prend conscience de sa mortalité. J'ai constaté, il y a longtemps déjà, que l'immortalité sur terre ne présente aucun intérêt pour les humains, que c'est au contraire la mort qui donne du prix à l'amour, qui qualifie le bonheur et le regard qu'on pose sur toute chose ; le fait de savoir que tout est éphémère, que ça peut disparaître, bref, la certitude de n'être qu'un passager ajoute une saveur certaine au voyage de la vie. Dans *l'Odyssée*, Ulysse renonce à la déesse Circé, qui lui promet pourtant l'immortalité, pour retourner auprès de Pénélope. La raison est bonne : cette dernière est plus intéressante parce qu'elle est mortelle.

À ce moment précis de votre vie, quel rôle a joué l'écriture ?

L'écriture m'a en quelque sorte guéri. Aujourd'hui, trois ans après le diagnostic, je suis en rémission, il n'y a plus trace de cellules cancéreuses dans mon corps. Bien sûr, la chimiothérapie et la radiothérapie ont joué un rôle dans cette rémission. Quand j'ai commencé mes traitements, j'ai repris espoir assez rapidement, mais c'est le bonheur d'écrire qui m'a directement branché sur mes forces vitales et mon envie de vivre.

Cela ne s'est pas fait instantanément ?

Non, parce qu'il y a eu un moment où j'ai accepté l'idée de mourir, et j'ai connu un réel bonheur à lâcher prise. Pour la

première fois de ma vie, je reconnaissais le fait qu'en naissant on accepte une condition inéluctable : notre mortalité. Et ça risquait de m'arriver prochainement. J'ai alors écrit en état d'urgence, comme jamais je ne l'avais fait auparavant. J'ai renoué ainsi avec le plaisir de vivre grâce à l'écriture.

Cette acceptation de la mort persiste-t-elle ?

Non. Et c'est malheureux en un sens. J'ai perdu cette acceptation. J'ai tellement repris goût à la vie, l'espoir d'être guéri m'habite au point que tout est maintenant à recommencer. J'avais perdu cette angoisse de la mort en la fréquentant de près, mais voilà que trois ans plus tard, l'inquiétude me gagne à nouveau. L'idée de la mort m'effraie à nouveau.

Pensiez-vous à la mort avant ?

J'y pensais vaguement, c'était de l'ordre du savoir. C'est maintenant de l'ordre du senti. J'ai toujours su que chaque battement de cœur repoussait la mort, que nous vivions toujours à la frontière de la mort, mais je suis en train de retomber dans le mythe de la vie. La vie suscite un désir si fort que j'ai recommencé à faire des projets à long terme, comme si j'avais 25 ans. Je suis un peu retombé dans l'illusion que suscite la force vitale. Ou bien c'est la mort qui est de nouveau perçue comme illusion.

Il y a un sujet récurrent dans votre roman, soit l'idée que chaque être humain devrait pouvoir mettre fin à sa vie si la maladie le diminue, ce que vous appelez « l'auto-euthanasie ». Quelle est votre position sur le sujet ?

La dernière phase de la vie me déplaît, voire me scandalise. Cette misère qu'engendre souvent la vieillesse m'apparaît aussi scandaleuse que la mort des enfants. On parle souvent des abus à l'endroit des personnes âgées, mais c'est une condition qui, dans les faits, peut se corriger. Quand notre corps nous lâche, quand notre esprit devient flou, quand ce que j'appellerais l'âme, soit la sensibilité, les sentiments, les émotions esthétiques n'existent plus, alors je considère que l'on n'est pas vivant. Quand à la fois ces trois usages ou aspects fondamentaux de notre être ne sont plus présents, la mort me paraît certainement souhaitable.

Croyez-vous à un certain au-delà ?

J'aimerais et j'espère que Dieu existe. Chez moi, il y a un artiste sensible, un être intuitif qui ne demande qu'à croire, mais il y a aussi un scientifique qui exige un signe objectif nous aiguillant vers la croyance en Dieu. Malheureusement, ces signaux ne viennent pas, car l'avancement des connaissances fait en sorte que l'univers m'apparaît de plus en plus autonome et la matière éternelle en soi. Ça me pose

un problème métaphysique. J'aimerais pourtant que quelque chose persiste après la mort... ce serait plus logique pour notre esprit.

Dans votre livre, on ne sait pas trop si Royal se suicide ou non ?

J'ai volontairement laissé la fin ambiguë, car j'ai voulu permettre au lecteur de choisir aussi l'accident. Mon héros va jusqu'à prôner l'auto-euthanasie, soit se donner soi-même la mort, et je souhaite personnellement que la société, les médecins, les gouvernements comprennent qu'un patient en phase terminale a le droit de procéder lui-même, de choisir lui-même le moment et le moyen de sa mort. Nous vivons dans une société hypocrite, puisque c'est bien ce que les vieillards font de toute manière et nous refusons de l'admettre. Ils le font en ne mangeant pas, en surconsommant des médicaments, en se négligeant, en sombrant dans la dépression, bref, ils se laissent mourir. Et souvent les médecins les y aident sans l'avouer sur la place publique.

Face à votre maladie, impuissant, avez-vous songé à l'auto-euthanasie ?

La question est très personnelle. Et je ne peux plus me cacher derrière la fiction. Il est bien sûr écrit dans quelque testament que je ne veux pas d'acharnement thérapeutique, mais j'irai plus loin en disant que j'ai songé, comme mon personnage, à choisir ma mort. Encore faut-il être capable physiquement de le faire. Il me semble évident que si nous n'avons plus accès aux trois jouissances de la vie dont j'ai parlé tout à l'heure, le corps, l'esprit et l'âme, nous devrions pouvoir mettre fin à nos jours, le moins violemment possible. J'y ai pensé... mais il reste une question fondamentale : en serais-je capable physiquement ? Et si oui, en aurais-je le courage ?

En quoi le vieillissement vous attriste-t-il ?

Le plus grand scandale, ce qui me blesse le plus aussi, c'est de voir des personnes intelligentes, actives, qui ont beaucoup donné à la société... de voir ces gens se désagréger comme de vieux monuments. Je ne suis pas certain que les progrès de la médecine adoucissent nos fins de vie. Ne vaut-il pas mieux mourir en pleine santé à 60 ans que de mourir à 90 ans, absolument diminué ? Évidemment, me dira-t-on, ça dépend de la qualité de la vie. Tout est là, en effet. Mais qui peut nous garantir quoi ?

Que pensez-vous du suicide chez les jeunes ?

C'est une autre forme de scandale, la preuve que la société a raté l'éducation de ses enfants. Il est absurde de s'enlever la vie quand on a 15 ans. Je ne peux pas comprendre ce geste, mais je le conçois. On est dans une civilisation en pleine décadence :

les images et les surfaces ont remplacé les valeurs intérieures. En Gaspésie, ou dans les pays pauvres, dans les années 1950, les jeunes gens qui avaient des problèmes s'en sortaient. C'était la culture de l'époque. On savait que vivre était un combat, donc on se battait ; on avait même un certain plaisir à se battre pour se tailler une place dans le monde. Mais les valeurs ont été tellement bouleversées que les jeunes ne savent plus quoi faire, comment prendre pied sur le navire, comment s'inscrire dans la vie. Ils sont emportés par les courants.

Que souhaitez-vous apporter aux lecteurs ?

Selon moi, la lecture est très liée à l'écriture ; elle n'est que l'autre versant de l'écriture. Avec *Les bonheurs d'un héros incertain*, j'ai voulu orner ce sujet grave d'un certain humour, donner au héros des aspects comiques, pour faciliter la communication des éléments plus « philosophiques ». Je vise en général, dans mes romans, à ce que les gens s'amuse sans renoncer à réfléchir à notre condition humaine. Je le dis sans prétention. L'art romanesque ne se réduit-il pas d'ailleurs à tenter de séduire en provoquant la réflexion ? Sinon, pourquoi écrirait-on...

Le thème de la mort sera-t-il présent dans votre prochain ouvrage ? Si oui, sous quelle forme ?

Sans doute, parce qu'il est difficile d'écarter ce thème. Mais je n'en vois pas encore la forme : celle d'un personnage ? Celle d'une voix ? Celle d'une hantise ? Pour le moment, j'ai en tête un étrange projet d'écriture, où la mer jouerait double jeu : naissance et mort du vivant. Berceau et tombeau qui, en plus d'avoir des similitudes formelles entre eux, en entretiennent également avec le bateau. Toutes formes creuses destinées à recevoir quelqu'un.

Quels sont les moyens pour les humains d'atteindre une certaine immortalité ?

Pour les croyants, il y a le paradis, et c'est tant mieux. Pour les autres, il reste le mythe de l'immortalité et autres fontaines de Jouvence que tentent de nous vendre la civilisation du bonheur à l'américaine et le stupide rêve du clonage de soi. Plus sérieusement, la seule immortalité humaine dont on soit un peu sûr se transmet par l'engendrement de l'autre (qui contient une part de soi) et par les œuvres d'art, qui durent un peu plus longtemps que soi.

Note

1. Deuil-Secours est un organisme d'entraide qui, depuis 1991, offre du support aux endeuillés. Deuil-Secours : (514) 389-1784